

— Leipzig, Waterloo et Sedan, poursuivit M. Poirier pendant que le vieil officier s'arrêtait pour souffler : trois invasions, deux millions de morts et huit milliards de dettes.

— Monsieur, fit La Flipette furieux, vous insultez à nos gloires nationales les plus pures.

— Hum ? les plus pures ! murmura entre ses dents M. Pigre, et l'assassinat du duc d'Enghien !

— Et le coup d'Etat de Brumaire ! la trahison aux immortels principes de 89 ? tonna le pharmacien.

— Messieurs, dit la Flipette en se levant tout blême ; s'il est un régime qui ait donné de la gloire à la patrie et du bien-être au peuple, ce n'est : ni votre monarchie légitime, M. Pigre, où la masse, courbée sous l'ignorance et le ser-vage, comptait pour rien, où, quand le roi voulait, tout était dit ;

Ni votre monarchie constitutionnelle, M. Poirier, régime ni chair ni poisson cherchant à duper tous les partis et dont le mot d'ordre était « Enrichissez-vous ! » régime de tripotages et de corruption qui reproche à l'Empire ses combats parce que lui était trop lâche pour l'imiter !

Ni votre république bourgeoise et avocassière, M. Homais, qui plagie, sous une autre étiquette, tantôt l'empire, tantôt la monarchie constitutionnelle ; qui flagorne le peuple et le grise avec des paroles menteuses afin de mieux le voler et l'enchaîner.

Le seul régime à la fois fort, libéral, prospère, honnête et glorieux... c'est l'empire. J'en appelle à l'impartialité de Monsieur, fit-il en désignant Dugourdeau qui se recula, effaré, tandis que lui, La Flipette, épuisé par cet excès d'élo-quence retombait sur son siège, le pif dans son verre d'ab-sinthe.

(A suivre)

PETITE POSTE. — T. Alger. — W. Fresseneville. — V. Roubaix. — J. Reims. — V. Firminy. — P. Toulon. — B. Sedan. — reçu galette merci.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris

COCHON DE MÉTIER !

Oh oui, foutre, cochon de métier que celui de troubade ! Il m'a toujours pué au nez salement.

C'est pas un métier naturel que celui-là, nom de dieu. Je vous demande un peu à quoi ça rime, toutes les gnoleries qu'on fait faire aux griffetons ?

Astiquer tout le fournement, ranger un tas de babioles dans l'as de carreau, trimballer ce cochon de flingot, à quoi ça peut bien servir ?

Et au champ de manœuvres, ça serait tordant, si ça ne faisait pas pleurer ! Les avez-vous vus les pauvres types en grimant rouge, se trémousser comme des polichinelles, lever ou baisser leurs abat-tis, virer de droite, virer de gauche, à chaque aboiement d'un salop galonné ?

Eh foutre, je dis que tous ces gas solides qu'on immobilise et qu'on abrutit seraient bien mieux dans leurs patelin à faire pousser des choux et des pommes de terres ou à fabriquer des ripatons.

Les savantasses se plaignent que la France se dé-peuple. Laissez les conscrits au village et ils feront des enfants !

Faut pas croire que c'est par plaisir que les soldats font leur sale métier. Foutre non ! Ils ne demanderaient pas mieux que de s'en priver ; maintenant

qu'ils sont robustes ils voudraient rester afin d'aider le père à gagner la croustille pour la famille. Mais hélas, les autorités s'en mêlent et il faut partir.

Autrefois les gas se coupaient un doigt pour se faire réformer. Des fois aussi y avait du tirage dans es villages : ceux de la classe ne voulaient pas se laisser faire, les gendarmes venaient les relancer.

Ces choses-là se voient moins, nom de dieu ! Ça prouve que les grosses légumes sont plus roublards que dans les temps anciens, et qu'ils s'entendent mieux à nous abrutir.

C'est dans les écoles communales qu'on bourre la tête aux gosses, et plus tard ça reste : on trouve tout naturel les choses les plus dégoutantes !

N'empêche que beaucoup de gas voudraient bien s'esquiver de la caserne, mais c'est pas commode : Y a bien la désertion... Un jour qu'on est en ballade on oublie de rentrer pour l'appel et on se tire à l'étranger. Seulement voilà, ceux qui ont laissé une promesse au village ne veulent pas s'arracher le cœur ; ceux qui ont une vieille mère, ou bien des frères tout petiots, ne peuvent pas se faire à l'idée de ne plus les voir.

Et ils restent, nom de dieu ! Ils font leur temps, la mort dans l'âme et la rage au cœur...

Heureux si leurs chefs ne les emmerdent pas trop et ne leur rendent pas l'existence infernale ! Ils laissent passer les années, s'abrutissant de plus en plus, jusqu'au jour où on ouvre la porte de leur cage.

Tous ne prennent pas la chose aussi placidemen

y en a qui se font des cheveux, se rongent le sang. Ils ne rêvent qu'à une chose, la liberté ! Ceux-là nom de dieu, sont les martyrs de la caserne. Un beau jour, le désespoir les empogne et ils font un coup.

Aussi bien ils foutront une claque au premier Ramollot qui les emmerdera ; — ou pendant les manœuvres glisseront dans leur flingot une cartouche pleine et ajusteront un des galonnés ; — ou bien, dégoûtés tout-à fait de la cochonne d'existence qu'ils mènent, ils passent leur arme à gauche.

C'est ainsi qu'il y a quelques jours à Alais dans le département du Gard, deux troubades du 53^e de ligne se sont fait passer le goût du pain. L'un, le soldat Géry eat allé dans la salie des bains et avec une bonne corde s'est accioché à un clou ; l'autre le caporal Leflô s'est fait sauter le caisson en se tirant sous le menton un coup de revolver.

Nom de dieu, c'est terrible ces choses-là ! Ça me fout dans des colères rouges, quand je pense à ces affreux malheurs : dire que c'est grâce à la crapulerie des gouvernants et des richards que des hommes intelligents, qui auraient fait de chouettes zigues, font un saut dans la mort !

Ah, bandits de la haute, vous vous foutez autant de la vie d'un pauvre bougre, que d'un pet de lapin ! Ce que vous voulez, c'est que vos propriétés et vos richesses soient garanties contre les tentatives des purotins. Le meilleur truc, vous l'avez trouvé : c'est de rendre enragés les fils du populo, de manière



que le jour ou vous leur commandez de mordre leurs pères ou leurs frères, ils le fassent sans réfléchir.

Pour arriver à vos fins, vous prenez les gas les plus solides, vous les enlevez à leurs familles, vous les frusquez idiotement; puis quand ils sont bien séparés des vivants, vous leur introduisez vos mensonges dans la caboche.

Tant et si bien, nom de dieu, qu'un jour arrive ou les pères et les fils ne se comprennent plus! Alors les fils sont à point: si les pères se rebiffent contre vos crimes, les fils leur inculquent le respect des riches et des puissants, à coups de baïonnettes dans le ventre.

Il ne faut pas en faire un crime aux fils, ils sont victimes, eux aussi: le traitement militaire les a rendus enragés, ils ne savent plus ce qu'ils font.

Heureusement nom de dieu, qu'il y des jours ou la rage les quitte, sans qu'on sache comment ça c'est fait: c'est que les temps étaient venus... Ces jours-là, quand les pères se foutent en révolte, les fils lèvent la crosse en l'air!

Encore un! — Oui, nom de dieu, encore un pauvre troubade, un bleu nommé Clarisse, qui vient de se suicider dans un petit trou, près de Commines, dans le département du Nord.

Le conseil de révision l'avait déclaré bon pour le service, malgré qu'il ait tout fait s'esquiver: il se disait sourd comme un pot.

Était-ce bien vrai, ou était-ce de la frime? Toujours est-il qu'ayant en horreur ce maudit métier, il était allé faire un tour en Belgique.

Les parents lui écrivirent des lettres désolées; lui disant qu'ils allaient être bien malheureux de ne plus le voir, attendu qu'étant déserteur il ne pouvait plus venir les embrasser.

Pris par les sentiments, il revint; il trouva son paterne dans un pré: vous voyez d'ici le lavage de tête que reçoit le jeune Clarisse. A tel point que dans son désespoir il empoigne une faux et se fout dessus! Il s'est tailladé le ventre, et je crois bien qu'à l'heure actuelle le pauvre garçon a tourné de l'œil.

Que de larmes, de douleurs cause le militarisme. Ah, foutre! quand donc les bons bougres seront-ils assez marioles pour comprendre que c'est pas pour empêcher les Alboches de venir chez nous, qu'on nous fait enfler la capote.

Nom de dieu, non! c'est tout simplement pour empêcher le populo de réclamer aux richards leur part de bien-être.

ENTRE PÈRE ET FILS

Nom de dieu, toujours ce foutu cochon d'intérêt qui en fait faire de belles!

A Busserolles, un petit patelin de la Dordogne, un campluchard nommé Jardinot, s'est engueulé ferme avec son fiston. — pour une question de galette, ou quelque fourbi pareil.

Ah, oui, les bourgeois peuvent bien nous seriner le respect de la famille: avec ça qu'elle est respectable la famille qu'ils nous ont faite.

Tantôt c'est le père, la mère et les gosses qui se font concurrence en travaillant pour un vampire de patron. Tantôt, c'est les parents livrant une belle gosseline à un vieux dégoutant qui a le sac; (c'est un rude maquereautage, tout de même que ces conjungos d'intérêt ou de convenance, comme ils disent!)

Tantôt c'est le fils et la fille guignant avec impatience que les vieux tournent de l'œil pour agriper leur galette, ou les quelques arpents de terre qui les font vivotter. Ils appellent ça avoir des *espérances* !!

Pour en revèir à Jardinet et à son fièu, ils se sont tellement échauffés la bile, que dans un coup de colère, le paternel a déchargé son flingot sur sa progéniture. Il ne l'a pas blessé beaucoup, mais aussitôt le coup parti il a eu conscience de la saloperie qu'il venait de faire, et honteux, désespéré, il a foutu le camp au fond d'un bois voisin : là, il s'est fait sauter le caisson!

Peut-il arriver pire que ça ? Nom de dieu, non ! Et y a pas si on n'était pas divisés d'intérêt comme on l'est, tout ça n'arriverait pas. Le jour où les sources de la richesse seront entre les mains de tous, ou les bornes et les clôtures auront été arrachées par les paysans ; — le jour où nous ne serons plus les esclaves des jaunets et des fajiots bleus ; je vous fous mon billet que de semblables cochonneries ne pourront plus se produire.

LES GRÈVES DU NORD

Les pauvres bougres de mineurs du Pas-de-Calais et du Nord sont rentrés dans leur enfer. Oh, misère ! ce n'est pas gais et contents qu'ils ont dû se soumettre, car ça n'a foutu rien de drôle !

Aller tendre l'échine devant les patrons, après avoir essayé de se faire libres, tonnerre de dieu, y a de quoi en pleurer !

Faut tout dire, hélas ; les pauvres bougres n'ont pas fait tout ce qu'ils auraient dû faire ; ils ont manqué d'un peu de nerf.

C'est pas de leur faute, ils ne savaient pas les malheureux copains. Quand ils ont cru que ça leur servirait, ils n'ont pas regardé à deux fois et ont donné, par ci par là, un chouette coup de collier, — mais en général ils étaient trop calmes.

Y a pas, nom de dieu, pour donner du bénéf aux ouvriers, la grève doit être faite comme la guerre. Or, mille bombes, quand on se fout en guerre, c'est pour faire le plus de mal possible à l'ennemi. Là, l'ennemi c'était les patrons, les administrateurs et toute la clique des compagnies.

Fallait y aller dare dare ! Secouer les puces à ces fripouilles, suivre l'exemple des bons bougres de Decazeville à l'égard de Watrin.

Si les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais avaient cassé la margoulette à quelques-uns de leurs exploiters, ça aurait donné à réfléchir aux autres, foutre ! Y a que les actes énergiques qui comptent, dont on se souvient, dont on parle longtemps.

A défaut des grosses légumes, ils auraient pu se rattraper sur le matériel. Les richards tiennent bougrement à leur peau, mais ils tiennent aussi pas mal à leur saint Frusquin.

Le jour où des gas d'attaque se foutront à chahuter leurs mécaniques, les ventilateurs et toute la boutique, je crois que ça leur fera autant d'effet que si on les écorchait tout vivants.

Autre chose, les mineurs n'ont pas été suivis suffisamment par d'autres mineurs. C'est de la couille, que de faire des grèves partielles. Faut faire la grande grève, nom de dieu, la Grève générale ! il est nécessaire que le populo se lève en masse contre les patrons.

A vrai dire, y a eu un tout petit commencement cette fois : en même temps que les mineurs du Nord, ceux de Belgique ont fait du potin ; en Angleterre, ça a été pareil, ainsi qu'en Allemagne. C'était trop peu !

Il aurait fallu qu'ils se foutent tous en grève et carrément : que de tous les côtés les mineurs sortent de leurs souterrains, — que ceux de la Loire se lèvent, ceux du Gard, ceux de l'Aveyron, que partout, partout ils abandonnent le pic et fassent la guerre aux richards.

C'eut été un exemple superbe. Illico les autres corps de métier auraient suivi le mouvement, de sorte, mille bombes, que ça aurait été le commencement du chambardement général.

De cette manière, tous les atouts auraient été dans les pattes des travailleurs : tandis qu'en faisant comme ils ont fait, toujours et toujours les pauvres bougres écopperont.

*
*
*

Les bouffe-galette qui se font passer pour être les amis du

populo, ne pouvaient laisser finir les grèves du Nord sans faire un peu de pétarade, pour se poser en défenseurs des mineurs.

C'est Ferroul, l'« arracheur de dents » de Narbonne, qui a débité à l' Aquarium son boniment de charlatan. Il demandait 150.000 balles pour les mineurs qui ont été en grève.

Yves Guyot, ce vieux mufle de *petit employé*, est venu répéter que les histoires de grève ne regardent par les députés, qu'ils n'ont rien à voter aux mineurs, que le gouvernement n'a pas à intervenir dans les chamailleries entre ouvriers et patrons.

— Dis donc, grand salop, est-ce que tu n'es pas intervenu, en expédiant tes soldats pour défendre les patrons et troyer la peau aux mineurs? ah, charogne!

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on a foutu au panier la proposition du dentiste Ferroul. Faut pas croire que ça ait contrarié ce socialo à la manque; il a fait son petit effet, ça lui suffit! Grâce à son speech il a prouvé une fois de plus qu'il est un des plus ardents à défendre le popolo,

Je crois, foutre, qu'il met encore plus d'ardeur pour passer à la caisse, palper à chaque fin de mois ses sept cent cinquante balles.

LE COUP DES ALLUMETTES

J'ai fait toucher du doigt aux copains que quel que soit le système adopté, parmi ceux qui sont foutus en avant, le popolo continuera à payer *deux ronds le cent d'allumettes* qui revient à un centime ou un centime et demi au plus.

Il en est de ce fourbi comme de toutes les réformes dont on nous bassine: les députés restent toujours à côté de la vraie question. Ça se comprend, ils se foutent du popolo autant que moi d'une décoration; ce qu'ils cherchent s'est à s'emplier les poches et le meilleur moyen c'est celui qu'ils emploient.

Pour lors, toute la semaine dernière ils ont discuté à l' Aquarium sur la brulante question des souffrantes. Peytral

et Leydet, deux espèces de radicalets, en pinçaient pour la liberté de fabrication.

Faut s'entendre, nom de dieu! Ils voulaient que le premier richard venu puisse se foutre fabricant d'allumettes. D'après leur loi, la fabrication serait libre, mais pas la vente, mille bombes! Sur chaque boîte d'allumettes de deux sous, l'Etat foutrait un timbre-poste de six centimes, et il serait défendu de vendre des boîtes pas timbrées.

Vous voyez d'ici les emmerdements: les copains qui perchent dans une ville *non redimée*, soumise à l'exercice, savent toute la dégoutation que ça cause. A tout coup les gabellous viennent bassiner les petits débitants: c'est une vraie chierie!

Avec la loi de Peytral, y aurait des gabellous pour les allumettes.

Toujours jésuites les radicaux. Ah, les cochons, ils ont une drôle de manière de comprendre la liberté! Je me fous pas mal d'être libre de fabriquer des allumettes, si je ne suis pas libre de les vendre.

Grâce au bagout de Peytral, la première partie de cette loi avait été votée jeudi dernier.

Mince de gueule que faisait Rouvier! En voilà un qui n'aime pas la *liberté*: pas plus celle des radicaux, que la vraie, celle du Père Peinard. C'est un fricoteur de première classe; et il gobe bougrement les monopoles à cause de ça.

Aussi il s'est foutu en campagne, histoire de jouer un tour de sa façon aux radicaux, et surtout pour sauver les pots de vinasse qu'il liche, à gueule que veux-tu, à la Compagnie des allumettes, — et aussi pour essayer de faire un coup plus chouette encore, et qui *rapporte* davantage que les pots de vin de la Compagnie.

Ah, le sale mufle est roublard! Il est allé trouver entre quatre yeux une trentaine de bouffe-galette et les a éclairés: « Dites donc Bouffetout, vous m'avez parlé d'un frère qui a besoin d'avancement... » A d'autres il a promis des décorations pour les électeurs influents, des bureaux de tabac, des

bricoles à n'en plus finir... Tant et si bien que samedi mes types avaient retourné leur veste, et votaient pour Rouvier après avoir voté pour Peytral.

Du coup, la liberté de fabriquer des allumettes est dans le pétrin. Pour ne pas trop épater les populations, Rouvier, la gueule enfarinée est venu annoncer, qu'au 31 décembre prochain, l'Etat prendra pour lui le monopole que la Compagnie a aujourd'hui.

Le sale bougre a dû calculer qu'il y avait plus à gagner dans cette opération que dans un simple pot de vin.

Quant à nous autres les aminches, faudra faire comme par le passé : se dire que tous les gouvernants sont des sales fripouilles — et acheter des allumettes de contrebande.

TOUS LES MÊMES !

L'autre jour les quotidiens publiaient une habillarde de Maujan, annonçant sa démission de bouffe-galette, à cause que les rossards de l' Aquarium avaient rejeté avec fracas le projet de révision qu'il avait déposé sur le comptoir.

Le Père Peinard, épâté de voir un bouffe-galette commettre une chouette action, s'appretait à imprimer toute vive sa habillarde, — histoire de prouver que sur 576 députés, y en avait tout juste un d'un peu estimable.

Mais va te faire foutre ! Voilà que le lendemain les quotidiens publient une nouvelle machine de Maujan qui traite d'imposteur et de faussaire, le zigue joyeux qu'avait fabriqué sa lettre de démission.

Pas content le Maujan, qu'on ait voulu le faire passer comme étant à peu près propre, le voilà qui gueule ! « Me croire capable de lâcher mes vingt cinq francs, pour cette couillonade de la révision ? .. Pour qui me prend-on ?... »

Bravo Maujan, je t'approuve ! Car si tu avais donné ta démission, y a des types qui se seraient fourrés dans la caboche qu'il n'y avait qu'à choisir des bouffe-galette de ta force, pour que tout aille comme sur des roulettes.

Tandis que maintenant, sachant à quoi s'en tenir les bons bougres comprendront que le meilleur des bouffe-galette est tout au plus bon à foutre à la Seine avec tous ses « chers collègues ! »

LE DROIT A LA CROUSTILLE

Une chose qui ne devrait pas être en discussion à notre époque, c'est que chacun a le droit de bouffer à sa faim.

Comment nom de dieu ! on construit des tours Eiffel, on fait des Expositions ou l'on empile des bricoles plus épatantes que celles qui nous avaient épâté l'année d'avant. On fait des découvertes renversantes : on parle dans une boîte et la parole s'entend à des centaines de kilomètres ; on a des grosses machines qui vous balladent aussi vite que le vent ; on a toutes les inventions épastrouillantes de notre siècle, — sans compter les falsifications et les imitations de denrées.

Oui, nom de dieu, on a tout ça. Et l'inferral, c'est qu'on n'a pas le moyen de donner à bouffer à tous ceux qui ont faim !

Pourquoi ? Est-ce parce qu'il n'y a pas assez de blé, pas assez de viande, pas assez de tout ce qui se baffe ?

Non, c'est pas pour ça ! Il y a plus qu'il ne faut pour que le populo tout entier puisse croustiller carrément. Si donc il y a de la mistouffe, s'il y a des pauvres bougres qui ont les dents longues et le ventre vide, ça tient à autre chose qu'au manque de boustifaille.

Au lieu d'aller à ceux qui turbinent, les produits tombent dans les pattes de tout un monde de coquins, qui sous prétexte qu'ils sont riches, gaspillent de quoi faire bouffer des centaines de familles.

Ces bandits-là ont fabriqué des lois pour défendre au populo de manger à sa faim, de se frusquer quand il a froid, et de se foutre à l'abri quand il n'a pas de cahute !

Et nous sommes tellement couillons, ces rosses de richards nous ont si bien abrutis, que nous nous soumettons à toutes leurs fantaisies.

Il y a de notre faute mille bombes, si nous ne nous calons

pas les joues à notre suffisance, car c'est bougrement idiot d'accepter comme paroles d'évangile les lois faites contre nous, — c'est stupide de se laisser bourrer la caboche de si dégoûtante façon.

Est-ce que nous ne valons pas les oiseaux des champs? Eux mangent quand ils ont faim; ils cherchent des graines, et y a pas de gendarmes pour les empêcher de se gaver.

Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? Pourquoi quand un pauvre bougre a les boyaux qui crient famine ne prendrait-il pas de la boustifaille ou il y en a?

De même que personne n'a le droit de nous foutre un bouchon au derrière, pour nous empêcher de nous vider, — de même personne n'a le droit de nous museler pour nous empêcher de nous emplir.

Que ceux qui ont faim mangent, nom de dieu! Qu'ils fassent comme les oiseaux des champs, qu'ils prennent ou il y a: tant qu'il restera du pain chez les boulangers, de la viande chez les bouchers, celui qui idiotement, par respect pour la propriété des bourgeois se laissera crever de faim, sera un criminel.

Oui, un criminel, car c'est un assassinat qu'il commettra sur lui-même.

*
**

Ce crime, hélas, tous les jours y a des malheureux qui le commettent; que je vous conte l'histoire d'une pauvre mère et de ses deux filles.

La mère pas trop vieille, une quarantaine d'années: une grande gosseline de dix-sept ans, avec des beaux cheveux couleur d'or et un minois galbeux; puis la pètiote d'une douzaine d'années.

Toutes trois avaient échoué dans un garnot de la rue de Flandre, chez un marchand de sommeil qui donne à roupiller dans les prix les plus doux.

A la suite de quelle vie de dêche et de mistoufle continuelle en étaient elles arrivées à crever littéralement de faim?... Peut-être que du temps que le père vivait, ils avaient tous les

quatre eu un peu de bonheur. Mais la camarde est venu.... Le mobilier a été bazardé, foutu au Mont de Piété; ensuite le linge, les draps de lit, enfin le matelas, tout éfilé à queu-leu-leu!

Et avec ça pas d'ouvrage, ou bien nom de dieu un turbin qui ne pouvait leur donner à boulotter à toutes trois.

Alors elles ont dégringolé dans la purée noire; sans se plaindre, sans élever une menace, n'ayant pour toute richesse que ce cochon de préjugé qu'on appelle l'honnêteté!

Un jour est venu ou y a plus eu une miette de pain dans la mansarde; et pas un rotin pour en acheter! Quoi foutre? Elles auraient dû se dire qu'elles sont sur terre pour vivre — et pour mourir le plus tard possible.

Mais l'honnêteté, nom de dieu! Cette cochonne d'honnêteté les empêchait de faire comme les oiseaux: de prendre à bouffer là ou il y a. Est ce qu'un cabot qui a faim se gêne pour chiper à l'étal d'un boucher une cotelette ou un gigot? — Fallait faire comme le cabot!

Elles ont préféré mourir! alors elles ont bouché tous les trous de leur chambrette avec les quelques loques qui leur restaient, puis elles ont allumé le fameux réchaud.

Le matin le marchand de sommeil ne les entendant pas remuer, s'est douté du coup. Il a grimpé à leur carré, a tambouriné à la porte et avec sa double clé a ouvert.

La mère et les deux filles étaient étendues, quasi mortes! Heureusement le type était arrivé assez tôt, cinq minutes de plus et elles étaient foutues. On les a portées à l'hospice et toutes trois vont guérir.

Je veux bien croire, nom de dieu, qu'il se trouvera une âme charitable pour tirer de la misère cette malheureuse famille, — mais foutre je le demande aux copains:

Est-ce qu'il va falloir que les purotins s'assassinent eux-mêmes, pour qu'on fasse attention à eux?

COUPS DE TRANCHET

Ces bons crétins. — Ils continuent à se manger le nez: Veullot dit qu'il n'a pas dit qu'il se foutait du nonce. Il ajoute

qu'il n'a pas raconté les polissoneries du Bougaud et il raconte que Pain blanc, s'appelle Pain blanc tout court et qu'il n'est pas plus noble que le premier salopiot venu.

Bon courage, calotins du diable ! continuez à vous engueuler : nous compterons les coups.

*
* *

A l' Aquarium. — Les bouffe-galette se sont réunis le 12 novembre, ça fait bientôt un mois qu'ils battent leur flemme sur les fauteuils et vont à la buvette se rincer la gueule à tire-larigot à la santé du populo.

Qu'ont-ils fait pour les pauvres bougres ? Rien ! que feront-ils ? Rien ! Rien !

*
* *

Egalité, mince de colle ! — Quand du temps de Louis-Philippe on avait foutu par la gueule à ce salop que « la blouse n'entre pas dans le palais des rois » y avait plus rien à dire contre la royauté.

Aujourd'hui, nom de dieu, il y a du changement ! Y a deux jours quelques ouvriers se sont payé la fantaisie d'aller à l' Aquarium, comme ils vont à l' atelier, avec leur blouse, foutue sur un tricot ou un gilet. Ah, mes amis, ce que les larbins les ont secoué ! Illico on les a fait déguerpir, leur faisant honte de leur audace : « Voyons le temple législatif n'est pas une écurie ? »

— Mais Thivrier entre bien en blouse, qu'ils ont voulu répliquer.

— Tarata, ça ne signifie rien ; Thivrier n'est pas un ouvrier, et puis au dessous de sa blouse il a une chouette redingote. »

Ah, pauvres gobeurs ! Enfin vous savez maintenant à quoi vous en tenir : C'est pas une raison parce que Thivrier fait le fumiste en blouse, pour que les ouvriers puissent se payer une représentation à l' Aquarium frusqués en blouse, eux aussi.

(6) **M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS**

Mon Dugourdeau eût bien voulu être dans cent pieds de merde.

Servir d'arbitre entre ces moutons enragés ne lui souriait que médiocrement. D'ailleurs, entre les différents gouvernements dont on venait de faire la critique, il n'avait pas de préférences bien marquées.

Il avait commencé à bafouiller quelque chose lorsqu'un consommateur, un type maigre, sec comme un hareng qui aurait jeûné en nourrice, vint se poser carrément en face des disputeurs et leur dit :

« A ça ! aurez-vous bientôt fini avec vos boniments ! On n'entend que vous dans la boîte. Et tout ça pour décider à quelle sauce vous préférez être mangés ! Voulez-vous que je vous dise ? J'ai fait cinq fois le tour de la machine ronde ; j'ai vu des Cosaques, des Arabes, des nègres, des Canaques, des Chinois, eh bien, tous les gouvernements c'est kif-kif : le meilleur ne vaut pas un pet de lapin. »

Et, sur ce, le gas partit laissant mes types ahuris et scandalisés, Dugourdeau surtout, qui n'avait jamais rien lu de tel dans le *Petit Journal*.

A partir de ce jour, ce fut une obsession : ces paroles « tous les gouvernements c'est kif-kif » bourdonnaient dans le crâne vide de mon héros.

— Comment, nom de dieu ! se disait-il, le gouvernement du pape c'est comme celui du czar ou celui de M. Grévy. Ce n'est foutre pas possible !

Pour comprendre la préoccupation que cette idée causait à Dugourdeau, il faut se représenter que celui-ci n'ayant en qualité de rentier, à turbiner que de la fourchette, la moindre foutaise était pour lui un évènement qu'il grandissait à plaisir : ça lui faisait une distraction.

En vrai gobeur coupant dans les boniments des écrivains bourgeois, il se plongeait le nez dans des bouquins très

emmerdants. Il n'y apprit pas grand chose et y attrapa une attaque d'apoplexie dont il faillit crever.

Sur ces entrefaites, un parent qu'il avait à Rome, établi fabricant d'articles de Paris, vint à dévisser son billard. Dugourdeau fut avisé qu'il lui revenait une trentaine de mille balles.

J'irai les toucher là-bas, s'écria-t-il. J'ai toujours désiré voir l'Italie j'en profiterai pour reconnaître si le gouvernement du roi Humbert vaut le nôtre. Ce sera le commencement de mes études.

Afin de mieux commencer cet examen, Dugourdeau partit pour Paris suffisamment lesté de monacos et, par un beau soir de mai, débarqua gare Montparnasse.

Mon gas n'avait jamais vu Pantin il en rota d'admiration. « Oh ! grand peuple, s'écria-t-il dans un élan lyrique qui fit rigoler les passants, peuple qui marche à la tête de la civilisation, félicite-toi d'avoir un gouvernement qui a su te donner tant de bien-être et de liberté ! »

Il ponctua sa phrase d'un formidable coup de canne, asséné, bien involontairement sur la caboche d'un môme de cinq ans qui se balladait avec son père, un ouvrier.

Qu'est-ce que vous diriez si un Iroquois venait foutre un coup de matraque à votre gosse ? Vous gueuleriez. même s'il ne l'avait pas fait exprès. C'est ce que fit l'ouvrier, qui retint un mouvement violent pour s'élancer sur le poil à Dugourdeau mais qui ne se retint pas de l'appeler : « Cochon ! feignant ! salopiot ! »

(A suivre.)

PETITE POSTE. — M. Armentières. — U. Nantes (37). — P. Bordeaux. — P. Roubaix. — B. La Machine. — D. St-Quentin. — L. Tours. — J. Reims. — M. Nantes. — T. Marseille. — F. Amiens. — D. Revin. — Reçu galette, merci.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris